

*Réflexions et questions à propos de l'article paru dans le bulletin de l'ASNOM n° 135 « Baudet Augustin, Louis Christophe – Médecin de marine, Mort pour la France ».*

## Gouesnou, le 7 août 1944 : la journée tragique

Joël Le Bras (Janvier 2018)

La journée tragique du 7 août 1944 dans le village de Gouesnou (Finistère) coûta la vie à 44 civils (parmi lesquels quelques FFI probables) à deux parachutistes SAS et à un nombre indéterminé d'Allemands.

Certains faits survenus ce jour-là ne sont toujours pas clairement élucidés et ne le seront sans doute jamais : parmi eux, la mort du médecin de 1<sup>re</sup> classe de la marine Augustin Baudet (Bordeaux-1930).

### Chronologie des événements

Alors que les éléments de pointe de la VI<sup>e</sup> Division blindée US Grow (III<sup>e</sup> Armée Patton) ont occupé Bourg-Blanc dans la matinée du 7 (ils occuperont de même Plabennec vers 15 heures dans l'après-midi du même jour), un détachement du 3<sup>e</sup> SAS Château-Jobert opère déjà à l'avant, dans le secteur Gouesnou-Milizac. Ce détachement a été parachuté dans la nuit du 4 au 5 août 1944 (et ne peut donc être à Bourg-Blanc depuis le 1<sup>er</sup>, comme indiqué dans l'article du bulletin 135 de l'ASNOM consacré au M1 Augustin Baudet). Ce parachutage s'est déroulé dans la région de Lesneven et ce dans le cadre de l'opération « Derry III ».

L'objectif des opérations Derry est très précis : assurer par tous les moyens la libre progression des chars américains sur les voies de communication routières et ferroviaires, en sauvegardant particulièrement les ponts.

Appelés à se joindre aux SAS, les FFI renâclent, cet objectif allant à l'encontre du leur qui a plutôt été, toute la guerre durant, de contrarier les déplacements de l'ennemi. C'est donc au compte-gouttes que ces FFI prêteront leur concours aux SAS, comme ce sera le cas par exemple à Gouesnou.

Dans la matinée du 7, un stick de huit hommes du 3<sup>e</sup> SAS, aux ordres du sous-lieutenant Gourkow, a réussi à s'infiltrer dans Gouesnou, tenu par un détachement allemand qui a disposé un poste d'observation dans le clocher de l'église. En raison du danger représenté par ce poste, les SAS décident de le neutraliser. L'attaque est lancée depuis l'enclos de l'église à 13 h 30. À 14 h, la mission est considérée comme terminée : on compte au moins un mort et deux blessés chez les Allemands du clocher, mais les SAS ont eu deux tués. Les six survivants accompagnés seulement de quelques FFI, n'ont alors d'autre solution que de décrocher. Ils le font en empruntant la route de Saint-Renan.

Les Allemands, qui redoutent une attaque plus importante, ont demandé des renforts par radio. Il existe en fait deux versions de cette demande :

- Celle, formulée donc par le détachement de Gouesnou au QG allemand lequel aurait donné l'ordre à une partie de l'équipage de la batterie MaFla 811 de Roch Glaz (III<sup>e</sup> Brigade de marine Flak) positionnée à Bohars, de faire mouvement sur Gouesnou.

- Celle de l'équipage du projecteur allemand de Penguerec, lequel alerté par les coups de feu en provenance du bourg de Gouesnou (1,5 km à vol d'oiseau) aurait directement alerté la batterie de Roch Glaz.

Cette batterie de 4 canons de 75, modèle 1897 (récupérés par l'ennemi au début de l'occupation) possède un équipage d'artilleurs de marine, renforcé par des marins d'un U-Boote, immobilisé à quai, à la base sous-marine pour cause d'avaries.

Sur la route de St-Renan, le groupe de SAS croise la route d'un convoi allemand dans lequel figurent 20 à 30 prisonniers de guerre nord-africains (rattachés à un frontstalag de la région, ces prisonniers sont utilisés par l'ennemi pour divers travaux, dans le cadre ou non de la Todt). La faiblesse de la résistance ennemie permet aux SAS de délivrer les prisonniers qui seront pris en charge par les FFI, et qu'on retrouvera plus tard, formant section, dans la compagnie FFI de Plabennec. Les prisonniers libérés se sont néanmoins emparés des armes des Allemands du convoi, mis hors d'état de nuire. Avec quelques FFI, ils empruntent le chemin du hameau de Penguerec, tandis que les SAS font mouvement pour leur part vers l'axe routier Bourg-Blanc – Milizac, afin de le sécuriser à son tour.

Dès la fin de l'attaque des SAS contre le clocher, le détachement allemand a pris la décision de dresser des barrages tant au centre-bourg (sur l'axe Plabennec – Brest) qu'au lieu-dit Vourch Coz (« Vieux Bourg ») proche du premier, mais sur l'axe Bourg Blanc – Guipavas. Sont soumis essentiellement à contrôle des civils en cours d'évacuation de Brest dans le cadre d'un plan, dit « plan Exelmans », déclenché à l'occasion de la déclaration, le matin même du 7 août, de l'État de siège. Certains de ces évacués, « reconnus » suspects à des titres divers, sont parqués dans une prairie en contrebas de Vourch Coz, et placés sous bonne garde.

Il est également possible que ces contrôles aient été ordonnés par le QG allemand de Brest, soucieux de ne pas voir s'échapper des résistants de la forteresse.

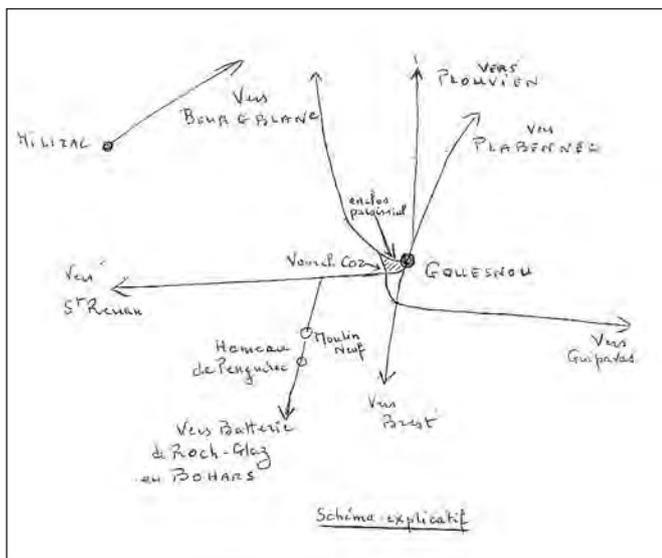
Pendant ce temps, le groupe de Nord-Africains passe devant le projecteur allemand de Penguerec, tirant plusieurs rafales dans sa direction, avant de s'évanouir dans la nature. Pensant que les tirs proviennent des fermes du hameau, les Allemands se ruent sur leurs occupants et les massacrent. Six fermiers dont une femme sont ainsi abattus.

Selon les sources (mais aucun témoin n'était plus là pour le confirmer) l'équipage du projecteur aurait agi seul ou bien se serait fait aider dans sa sinistre besogne par l'équipage de la batterie de Roch-Glaz, arrivé sur les lieux sur ces entrefaites. La chose n'a, au demeurant, qu'une importance relative.

Ce qui, par contre, est sûr, c'est que l'équipage de la batterie poursuit son chemin jusqu'au bourg de Gouesnou. À 16 h 20, il est à Vourch Coz, à 16 h 50, près de l'église. Partout, il raffe les hommes qui lui tombent sous la main. Le boucher-charcutier Sébastien Le Ven père, dont le visage était apparu aux Allemands dans l'encoignure d'une fenêtre, est abattu. Cette prise d'otages s'accompagne d'exactions, surtout après la découverte de drapeaux alliés maison Pelliou. Une religieuse Sœur Paul est même menacée d'être fusillée sur place. Des femmes sont arrêtées à leur tour, mais sont finalement séparées des hommes qui finissent par être emmenés en tant qu'otages, par la horde. Au passage à Vourch Coz, les prisonniers de la prairie viennent grossir le lot de la colonne de civils. Un camion

surgit qui embarque l'ensemble des prisonniers, tandis que les Allemands se placent dans un autre véhicule, surmonté d'une mitrailleuse et qui suit le camion. Le convoi prend la route de St-Renan, avant d'obliquer sur la gauche, chemin de Penguerec. Au Moulin-Neuf, huit nouveaux otages viennent s'ajouter aux 28 précédents. Deux cents mètres plus loin, les otages sont descendus du camion et massacrés jusqu'au dernier, à la mitrailleuse selon certaines sources, à la grenade selon d'autres.

Quelques otages ont sans doute été épargnés dans un premier temps, afin qu'ils transportent les corps des victimes jusque dans la cour de la ferme Phelep, hameau de Penguerec, rejoignant ainsi les corps des victimes de la première tuerie. Les deux fermes seront incendiées dans un second temps, mais pas les cadavres ce qui permettra ultérieurement leur identification (à l'exception de neuf étrangers à Gouesnou).



## La mort du médecin de 1<sup>re</sup> classe de la marine Augustin Baudet

Dans le numéro 122 du Bulletin de l'ASNOM, page 43, j'ai fourni deux listes de personnels du service de santé de la marine durant le siège de Brest (7 août au 18 septembre 1944) :

- L'une des médecins d'active en poste à Brest (Hôpital maritime, Hôpital Ponchelet, Poste de secours de Lambazellec).
- L'autre des personnels (active et réserve) tués durant cette période.

Le nom d'Augustin Baudet (Bordeaux 1930) n'y figure pas. Pour dire vrai et quoique chroniqueur de la guerre 39-45 dans le Finistère (1), je n'avais jamais entendu parler d'un médecin de marine de ce nom. Seuls, deux documents en ma possession, citent le nom d'un « docteur Beaudet », tué à Gouesnou, de passage dans ce village le 7 août 44. J'avais pensé dans un premier temps que ce médecin avait, comme d'autres médecins civils pour leur part, quitté Brest avec les évacués de ce qu'on avait appelé le « plan Exelmans ». Ce plan prévoyait notamment que les évacués brestois d'un même quartier soient accompagnés d'au moins un médecin de ce quartier. Pourtant le nom de Baudet n'apparaissait pas dans la liste des médecins civils de l'époque (cette liste m'avait été fournie personnellement par le dernier médecin-chef de la Défense Passive du siège de Brest, le Dr Alexis Corre).

C'est finalement le bulletin 135 de l'ASNOM et nos camarades Cornec et Desrentes qui m'apprenent qu'Augustin Baudet était médecin de marine et, de surcroît, en poste à l'HM de Brest « en 1940 et 1944 », sans qu'il soit précisé qu'il y était resté de 1940 à 1944, ayant pu par exemple être affecté aussi, un moment à l'annexe de l'HM de Brest, à Landerneau, réactivée en 1941.

La fiabilité des listes de personnel du Service de Santé du siège de Brest, que je détiens, peut difficilement être mise en doute ; c'est du moins ce que je m'étais dit, compte-tenu du sérieux supposé de mes sources (Max Lafferre – Bordeaux 1925, médecin du siège, et François Varache – Bordeaux 1913- médecin-chef de l'HM de Brest durant le siège). Aucun d'eux n'avait évoqué ni devant moi, ni dans leurs correspondances, le nom de notre ancien.

L'article de J.-P. Cornec et de M. Desrentes signale que le 7 août, Augustin Baudet part en réalité prendre son service à l'HM de Brest et qu'il est tué à 15 heures en traversant Gouesnou. Les auteurs ne s'interrogent pas sur l'heure inhabituelle de cette prise de fonction à l'HM. Ils ne précisent pas, surtout, les fonctions occupées par A. Baudet. La liste de médecins d'active que je possède ne mentionne, à l'HM, que la présence de médecins spécialistes du corps, tous médecins principaux ou médecins en chef. Il n'y a *a priori*, aucun médecin en sous-ordre.

### Augustin Baudet a-t-il été tué à 15 heures ?

Cette heure figure en tout cas sur son acte de décès : elle nous paraît personnellement conforme à la vérité, même si, au vu de certaines sources, elle aurait pu survenir soit avant, lors du combat de l'enclos paroissial, soit après, lors du massacre des otages de Penguerec.

**Le combat de l'enclos** : ce combat, comme on le sait, s'est déroulé entre 13 h 30 et 14 h. Dans un article de la revue « Gouesnou d'hier et d'aujourd'hui, 4<sup>e</sup> trimestre 1977 », l'abbé Gilbert Bossard écrit : « Le Dr Beaudet (sic), de passage au bourg, est tué au cours de l'action des parachutistes SAS ». Les historiens Thomas et Le Grand écrivent pour leur part, en 1981, dans « Le Finistère dans la guerre Tome II » : Deux parachutistes sont tués ainsi que le docteur Baudet ».

Mais à ces écrits qui émanent de non-témoins des événements de Gouesnou, il convient d'opposer les témoignages plus crédibles de participants directs au combat, tels ceux du chef du groupe FFI de Gouesnou, Prédour, de son second par ailleurs secrétaire de mairie du village et des SAS du S/Lieutenant Gourkow : à aucun moment ils n'évoquent la mort d'A. Baudet, décrivant par contre celle des deux parachutistes Rotenstein et Roger et celle de l'Allemand du clocher.

Augustin Baudet ne peut de ce fait être considéré comme ayant été tué lors du combat de l'enclos, entre 13 h 30 et 14 h.

### Augustin Baudet a-t-il pu faire partie des otages massacrés à Penguerec ?

Le massacre de Penguerec a lieu le 7 août après 17 heures. Si atroce fut la fin des otages, tous furent identifiables même si seulement 33 furent identifiés par les habitants de Gouesnou. Si les fermes furent brûlées, les victimes ne le furent pas. Si 9 d'entre elles furent déclarées « inconnues », c'est qu'il s'agissait très probablement d'évacués brestois, raflés sur les barrages et non porteurs de papiers d'identité, leurs bagages personnels ayant été

(1) Joël Le Bras : Co-auteur des « Chroniques d'Hier 1939 – 1945 dans le Finistère » en 6 volumes (1993-2001) sous la direction du général Roland Bohn (parmi les co-auteurs, figure aussi notre camarade Jacques Ilias Bordeaux 1952).

abandonnés dans la prairie en contrebas du bourg : ils contenaient sans doute ces papiers que les événements qui suivirent (prise du village par les Américains, reconquête par les Allemands, reprise par les Américains) ne permirent plus de récupérer.

Augustin Baudet, arrivant, comme il est dit dans l'article, de Bourg-Blanc, en vélo, n'a probablement pas de bagage et est donc porteur de ses papiers (parmi lesquels l'ausweis lui permettant de circuler tous les jours dans le cadre de son activité professionnelle). On peut donc penser qu'il les portait sur lui : s'il avait été parmi les otages, il aurait pu être aisément identifié ultérieurement. Sans eux, et n'étant pas originaire de Gouesnou, il pouvait très bien devenir non identifiable dans les conditions sommaires où eut lieu la reconnaissance des corps, et de ce fait venir s'ajouter aux neuf inconnus de la tuerie. Mais, et ce sont nos camarades qui l'écrivent : « Le corps d'Augustin Baudet est retrouvé par sa famille puis inhumé à Bourg-Blanc. » (on peut supposer que sa famille a été appelée sur place, suite à la découverte de ses papiers).

A. Baudet ne fait donc pas partie des neuf inconnus de Penguérec, et d'une façon plus générale des otages transportés jusqu'au lieu de supplice, après 17 h.

Le bilan du massacre de Penguérec tel qu'il fut établi dans les jours suivant la libération définitive de Gouesnou (compte-rendu du secrétaire de mairie) est dans un premier temps de 31 corps identifiés, plus 11 inconnus, corrigé peu après à 33 corps avec l'identification de Mazéas Jean-Pierre et Habasque Jean-Marie, plus, désormais 9 inconnus.

On aurait pu en rester là (et on le resta effectivement longtemps si l'on se reporte aux plaques commémoratives de Penguérec d'abord, du Monument aux Morts de Gouesnou dans l'enclos paroissial ensuite), si à une date indéterminée, et sous une plume inconnue, n'était parue dans un article intitulé « Action du stick Gourko » (pour « Gourkow »), le 7 août 1944 « une liste légèrement modifiée des 35 victimes connues du massacre. Dans cette liste, un nom a disparu, celui d'Habasque Jean-Marie, remplacé par celui d'un certain « Augustin Haubert ».

Cette liste se retrouve en 1994 dans l'un des ouvrages du Général Bohn et collaborateurs : « Chroniques d'hier dans le Finistère » avec une seule légère modification : le nom d'Haubert est devenu « Haubet ».

Suite à la parution de l'article du bulletin 135 de l'ASNOM, il nous est apparu comme plus que vraisemblable que cet Augustin Haubert (ou Haubet) est le nom (estropié) d'Augustin Baudet, venu se fourvoyer là (malencontreusement ? frauduleusement ?) dans la liste des victimes de Penguérec. S'agissait-il de combler un vide, celui d'Habasque Jean-Marie, évincé de la liste pour raisons inconnues mais probablement graves ? Le phénomène est loin d'être inhabituel sur les stèles de l'après-guerre. Pour faire quand même le compte des 33 victimes identifiées, on aurait donc rajouté celui d'Augustin Baudet dont on aurait sciemment modifié le nom pour empêcher que certains historiens un peu trop curieux ne s'étonnent un peu trop vite qu'un nom figurant par ailleurs aussi sur le Monument aux Morts de Gouesnou, en tant que victime « civile » de la guerre 39-45, soit également comptabilisé dans la liste des victimes de Penguérec.

En ce qui nous concerne, la thèse de la manipulation ne fait guère de doute et il aura fallu que ce soit le nom d'Augustin Haubert (donc Baudet) qui ait été choisi pour « boucher le trou » laissé par le retrait de l'autre nom. Du même coup, ce constat nous renforce un peu plus s'il en était dans le fait qu'Augustin Baudet n'a pu être tué à Penguérec, car alors, c'est son nom réel qu'on aurait retrouvé dans ces nouvelles listes.

### **Augustin Baudet est-il, de ce fait, mort réellement à 15 heures ? Et en quelles circonstances ?**

Si Augustin Baudet est mort à 15 heures comme le stipule d'ailleurs son acte de décès, sa disparition ne peut être liée qu'à un incident survenu sur l'un des barrages de contrôle établi par les Allemands, en principe sur celui de Vourch Coz, sur la route venant de Bourg-Blanc. À ce barrage passaient déjà des Brestoïls évacués et se dirigeant vers Bourg-Blanc. L'arrivée en sens inverse d'un homme juché sur un vélo a pu suffire aux Allemands à ce qu'ils se posent des questions à son sujet, surtout si A. Baudet insiste pour rejoindre à tout prix Brest, que les autres, précisément, quittent.

À partir de cet instant, on ne peut que se perdre en conjectures sur ce qui a pu vraiment se passer entre A. Baudet et les Allemands, déjà nerveux à la suite de l'attaque des SAS une heure avant (et ce d'autant que son ausweis aurait dû suffire à le mettre à l'abri de toute représaille.)

Maintenant, et sachant qu'il venait quand même d'un village aux mains des Américains, les Allemands ont pu se montrer à la fois très suspicieux et très pressants à son endroit. Et ce serait en voulant passer outre qu'A. Baudet aurait été abattu. Le motif en est de toute façon très sérieux car on ne verrait pas pourquoi, *a contrario*, les suspects interceptés au même moment sur les barrages restent tous en vie, étant placés sous bonne garde dans une prairie.

Outre la question du motif précis de l'assassinat d'A. Baudet, nous nous posons deux autres questions qui peuvent paraître subsidiaires mais qui méritent quand même qu'on se les pose :

– Pourquoi A. Baudet quitte-t-il les siens dans un village occupé par les Américains ? Cet événement exceptionnel n'aurait-il pas dû l'inciter au moins ce jour-là à ne pas se rendre au travail ?

– Comment expliquer qu'il se rende à son travail à cette heure pour le moins tardive ?

Quoi qu'il en soit, les différents arguments que nous venons de développer, nous permettent à coup sûr de dissocier complètement les circonstances de la mort d'A. Baudet de celle des otages dits de Penguérec, tout comme d'ailleurs de la violente escarmouche de l'enclos paroissial.

Ce qui nous permet de nous poser d'ailleurs une nouvelle question : pourquoi nos camarades dans leur article du bulletin 135 de l'ASNOM se sont-ils étendus sur le massacre de Penguérec, photos à l'appui, alors qu'A. Baudet n'est en rien concerné par lui ? Pour un lecteur non averti, la description de ce massacre ajoute plutôt de la confusion au récit de la mort d'A. Baudet.

En résumé

Si l'on peut donc situer la mort d'A. Baudet aux alentours de 15 h le 7 août 44, plusieurs points litigieux méritent d'être soulevés, amenant à se poser trois questions supplémentaires :

– Comment la famille d'A. Baudet apprend-elle son décès ? Comment récupère-t-elle le corps ?

– Comment explique-t-on que l'acte de décès a été dressé le 20 septembre 44 à la mairie de Gouesnou par Mr Lamour, maire, quand un peu plus loin, on écrit « Son décès est inscrit à la mairie de Brest, la commune de Gouesnou n'étant créée qu'en 1962 » ?

– Quel poste exact occupait Augustin Baudet ? Dans quel service de l'Hôpital Maritime travaillait-il ? Quelle était sa spécialité éventuelle ?

Il nous paraît essentiel, alors que nos deux camarades exhument à juste titre de l'anonymat où il serait immanquablement tombé sans eux notre ancien Augustin Baudet, qu'on ne retrouve plus

dans les relations de la tragédie du 7 août 1944 à Gouesnou, ce type de liste erronée (et même falsifiée) des victimes, liste où figure le nom de Haubert (dans lequel certains pourront voir celui de Baudet), désormais considéré comme massacré dans la tuerie de Penguérec. *A contrario*, quand on évoquera cette journée tragique, dans la presse ou dans les livres d'histoire, il serait bon que le nom du M1 Augustin Baudet apparaisse parallèlement comme victime militaire, « Mort pour la France », et donc dans des circonstances différentes que celles du massacre ou celles du combat ayant opposé Allemands et parachutistes SAS.

Pour terminer, j'ajoute une dernière question à celles déjà posées, question qui aurait dû interpeller les deux rédacteurs de l'article, en leur qualité de médecins de la marine : « Comment un médecin sorti « Colo » de Bordeaux, et ayant fait l'École d'Application du Pharo de Marseille, pour la quitter médecin-lieutenant des Troupes Coloniales en 1935, a pu, dans la foulée, être affecté « sur diverses unités de la marine nationale » et être médecin de 1<sup>re</sup> classe de la marine en 1935 ?